

AU FIL DE LA PLUME

Il paraît qu'il s'agit d'écrire un article. Écrivons. Ce ne sont pas les sujets qui manquent. Au contraire ; c'est précisément leur trop grande abondance qui m'embarrasse. Rochefort, ou un autre, peu importe, a prétendu qu'il y avait en France trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentements. Dans le dernier recensement de notre confédération canadienne, on a oublié, entr'autres choses, de faire le relevé des sujets de cette dernière catégorie, mais on n'a pas besoin de données officielles pour savoir qu'ils existent en nombre respectable. On n'a qu'à ouvrir le premier journal venu pour s'en convaincre. Sujets de mécontentements, sujets de plaintes, sujets de polémiques et sujets de querelles, y sont tour à tour traités avec plus ou moins de succès par des écrivains sujets à caution, ce qui n'empêche pas qu'ils sont peut-être mieux traités que les sujets en chair et en os. Ceux-ci seraient plus nombreux, que le défrichement de nos terres incultes ne s'en porterait pas plus mal, surtout si la plupart d'entre eux s'abstenaient de suivre le mauvais exemple que je leur donne en m'occupant de journalisme lorsque l'agriculture manque de bras.

* *

Le journalisme, c'est comme le pont d'Avignon. Tout le monde y passe, ou du moins tout le monde voudrait y passer. C'est si alléchant ! Cela vous ouvre de si larges horizons ! Cela vous conduit si facilement aux honneurs, qu'après avoir fait vos preuves vous êtes tout étonné de vous trouver en face de la misère et de l'oubli. Vous vous en prenez alors à l'ingratitude des hommes. Accusez-en votre naïveté. Les hommes ne vous devaient rien. Ils sont les mêmes partout. Vos articles ne les ont pas corrigés. Ils vous ont fait beaucoup d'honneur lorsqu'ils ont remarqué en passant que vos écrits n'étaient pas trop mal tournés. Ils ne se sont pas donné la peine de savoir qui vous étiez. Si vous avez fait quelque chose de bien, ils en ont attribué le mérite à d'autres. Si vous avez fait des sottises, on vous en tiendra compte. Vous n'avez pas à vous plaindre de cette isolement. Prenez en votre parti.

Il appartient maintenant à ceux qui ont encore des illusions d'acheter l'expérience que vous avez si chèrement payée. Demain, ils seront oubliés comme vous, et de nouveaux venus entreront dans la carrière, pour la plus grande gloire de quelque nullité prétentieuse, que les soucis du travail intellectuel n'auront jamais empêché de dormir.

* *

Car le véritable journaliste, l'écrivain consciencieux, le profond penseur, l'homme qui possède les qualités requises pour éclairer et diriger l'opinion publique, n'a plus sa place dans le journalisme canadien. Il y passe, mais il n'y séjourne pas. Il y revient parfois entraîné par la nostalgie des déboires et des mécomptes, mais il saisit la première occasion venue pour s'éclipser de nouveau. Comptez ceux qui sont disparus de l'arène depuis vingt ans, et vous m'en direz des nouvelles. A peine reste-t-il sur la brèche quelques vétérans que des circonsances particulières y ont retenus. Par contre de nouvelles recrues affluent journellement. S'il était nécessaire d'avoir des talents, des aptitudes ou des dispositions pour entrer dans le journalisme, ce serait une nouvelle preuve que le talent littéraire abonde chez nous, mais j'ai constaté plus d'une fois que ce sont surtout les jeunes gens les mieux doués, les plus studieux et les plus capables qui éprouvent le plus de difficulté à s'y faire admettre. L'intrigue, le favoritisme, le manque de discernement et l'incompétence bien connue d'un grand nombre de propriétaires de journaux, sont cause que les moins méritants sont presque invariablement préférés. Et l'on s'étonne après cela de voir nos journaux remplis de coq-à-l'âne, de fautes de français, de balourdises et de naïvetés grotesques. On s'étonne que le public les trouve mal faits. Il y a vraiment de quoi !

* *

Loin de plaindre ceux que l'exclusivisme des incapables retient en dehors du journalisme, je me réjouis de cette occasion qui leur est offerte de chercher ailleurs un champ plus vaste et moins ingrat pour y exercer leurs talents. Au point de vue de

l'intérêt pécuniaire des écrivains, le journalisme n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Si quelques-uns de ceux qui ont brillé dans notre presse canadienne occupent aujourd'hui des postes honorables, cela n'est pas dû uniquement au fait qu'ils ont été journalistes. Si Cauchon n'eût pas été député, puis ministre, il ne serait jamais devenu lieutenant-gouverneur. On dira peut-être que c'est son journal qui l'a fait élire député, mais s'il est un fait reconnu, c'est que le candidat-journaliste éprouve toujours beaucoup de difficulté à se faire élire.

Règle générale, l'écrivain reste pauvre. Ce n'est pas le salaire ridicule qu'on lui donne qui peut l'enrichir. S'il ne possède ni fortune, ni influence de famille, il lui faut ou abandonner la partie ou se résoudre à consacrer sa vie à étayer des réputations surfaîtes. Nous avons deux espèces bien distinctes de journalistes : ceux qui pensent et écrivent et ceux qui *paraissent* et n'écrivent pas. Ce sont ces derniers qui font le plus de bruit. A eux les honneurs, à eux les profits, à eux la vogue, à eux la popularité. Le véritable écrivain n'est guère payé, et tout le monde le sait. Comment voulez-vous qu'on s'occupe d'un pauvre hère en habit râpé, d'un homme qui n'a ni le goût, ni le désir, ni le temps d'intriguer ? Aussi, passe-t-il inaperçu. Trop heureux si, de guerre lasse, il ne finit par abdiquer le sentiment de sa propre dignité au point de devenir l'instrument de gens qui ont juste assez d'intelligence pour savoir ce qui leur rapporte de l'argent, et qui emploient le pauvre diable à habiller d'une façon présentable, non pas leurs idées, ils sont incapables d'en avoir, mais les idées que des personnes intéressées leur ont suggérées.

* *

Jeunes gens tout frais émoulus du collège d'où vous êtes sortis remplis d'illusions, si vous tenez à faire votre marque dans le journalisme, je ne veux pas vous dissuader d'y entrer, mais ne comptez pas sur vos talents d'écrivain. A moins que vous n'ayez un peu de fortune, des influences de famille, beaucoup de souplesse de caractère et pas trop de scrupules, vous n'irez pas loin avec votre bagage littéraire. Faites-vous agent d'annonces ou comptable d'un journal, mettez-vous bien en évidence derrière le comptoir et tâchez de devenir propriétaire d'un journal subventionné. Mais n'écrivez jamais une seule ligne. C'est le plus court moyen de passer pour un littérateur émérite. La postérité ne vous en voudra pas de l'avoir privée des chefs-d'œuvre que vous auriez pu enfanter. Au contraire, lorsque vos contemporains et leurs écrits seront oubliés, nos neveux honoreront votre mémoire tout comme nous honorons la mémoire d'hommes qui sont morts sans jamais écrire une ligne, et qui n'en passent pas moins pour avoir fait la pluie et le beau temps dans le journalisme canadien. J'en connais qui vivent encore et qui, incapables d'écrire un traitre mot, se rengorgent lorsqu'on leur attribue des écrits qu'ils n'ont pas même inspirés. Je pourrais bien vous les nommer, mais je ne veux pas les dépouiller de l'aurole dont ils se parent après l'avoir volée à d'autres.

Je pense que mes arguments sont à peu près aussi concluants que ceux d'un certain individu appelé devant les tribunaux. Le demandeur alléguait qu'un chien noir appartenant à notre homme l'avait mordu et lui avait déchiré cette partie du pantalon qui ne paraît pas lorsqu'on est assis. La réponse du défendeur était celle-ci : D'abord, mon chien n'a pas mordu le demandeur ; ensuite mon chien n'est pas noir, et enfin je n'ai pas de chien et je n'en ai jamais eu. J'ai voulu établir que le journalisme n'est pas le dernier mot de la félicité humaine. Je crains d'avoir trop bien réussi, et je termine ici cet article déjà trop long.

RÉMI TREMBLAY.

PAUL DUMAS

M. Paul Dumas est mort la semaine dernière, à l'âge de 62 ans.

Nos lecteurs ont tous connu cet excellent homme, ce Français si patriote, cet ami sincère qui vivait parmi nous depuis plus de trente ans, et sa perte est vivement ressentie.

M. Dumas, après avoir collaboré à l'impression des *Mémoires de Champlain*, avait été attaché à l'administration de *L'Opinion Publique* depuis les débuts jusqu'à la disparition de ce journal. Il faisait

partie de la rédaction du *Journal du Dimanche* quand la mort l'a surpris.

Pauvre Dumas !

J.-N. BIENVENU

Deux jours après la mort de son vieil ami Dumas, M. J.-N. Bienvenu, rédacteur en chef de la *Patrie*, succombait à une attaque de diphtérie.

Homme de cœur, de talent et de convictions, M. Bienvenu était l'âme de son journal ; sa mémoire prodigieuse, ses études profondes, ses connaissances et sa facilité de plume l'avaient placé au premier rang de nos écrivains sérieux.

Sa franchise et sa probité étaient connues de tout le monde : " Bienvenu n'a jamais menti."

Il n'avait que 35 ans.

MOZART ENFANT

La ravissante statuette que nous reproduisons sur notre première page figurait au Salon triennal, à Paris, où elle attirait tous les regards. Rien de plus gracieux en effet que cette belle œuvre due à l'habile sculpteur, M. Barrias, dont le talent est si généralement admiré.

Le Mozart qu'il nous montre n'est pas celui que nous avons l'habitude de voir.

Les traits accentués et un peu mères ne se dessinent pas encore, et ce jeune visage est empreint d'une grâce toute naïve, très en rapport avec certaines inspirations du grand maître.

L'enfant accorde son violon avant de jouer un de ces concertos qui lui valaient de si brillants succès.

L'attitude est pleine de naturel, et l'on est tenté de prêter l'oreille pour entendre la vibration des cordes pincées par le doigt du jeune maître.

DE PARTOUT

— L'hon. F. Langelier a été réélu maire de Québec pour deux ans.

— Les Chinois et les Pavillons Noirs, après avoir été battus par les Français, se battent maintenant entre eux.

— Sa Grâce, Mgr l'archevêque Taché, a béni la semaine dernière le nouvel orgue de l'église paroissiale de Sorel.

— Les Etats-Unis fournissent maintenant une grande quantité de vins, et le Canada a déjà fait des essais de culture de la vigne qui ont très bien réussi.

— Les compagnies de chemin de fer ne sont pas plus heureuses en Angleterre qu'au Canada, et un grand nombre d'employés ont été congédiés.

— L'Angleterre, après ses nombreux échecs, abandonne ses projets de résistance à l'envahissement du Soudan par El Mahdi.

— La France a conquis tout le Tonkin, et la campagne est terminée. Cette nouvelle colonie est appelée à un grand avenir.

— Le port de Montréal devient de plus en plus animé. Un grand nombre de navires arrivent tous les jours.

— L'Université Laval de Québec vient de créer docteurs en philosophie et en théologie, MM. les abbés Lorenzelli et Satolli, tous deux professeurs au collège de la Propagande.

— Une canadienne, Mme Durand, vient de débiter au théâtre de Covent Garden, à Londres, avec un succès extraordinaire. On la dit presque l'égale à Albani.

— M. le curé Labelle lancera ces jours-ci dans le public son projet de loterie nationale, et des billets au montant de \$200,000 seront émis par le comité.

— Sir Charles Tupper vient de remettre son portefeuille de ministre des chemins de fer et canaux, pour occuper la position de commissaire spécial du Canada à Londres.

— Trois cents montagnards Ecossais catholiques sont arrivés dernièrement à Montréal, d'où ils se sont dirigés vers le Manitoba. Le plupart d'entre eux ne parlent que gaélique. Ils sont accompagnés par le Rév. P. Mackintosh.